

APERÇU SUR LA MAGIE EN AFRIQUE

Les vieux Bambara ont coutume de dire, lorsqu'ils s'apprêtent à utiliser les forces occultes : "si Dieu le veut que cela se fasse, si Dieu ne veut pas, que cela se fasse tout de même !". Toute l'attitude magique est là, dans la volonté de coercition du surnaturel. Cependant que l'attitude religieuse suppose la soumission de l'homme à la volonté divine. La magie est donc exactement le contraire du Inch Allah. Pour mieux définir la magie africaine nous renvoyons à l'excellent et synthétique article de Pierre ALEXANDRE dans le *Dictionnaire des Civilisations africaines* (Hazan, 1968).

~~1 3~~ On peut dire que l'Afrique animiste a pratiqué depuis toujours et pratique encore quotidiennement la magie ordinaire.

L'action magique est quasi constamment dirigée vers des intérêts très concrets et très particuliers, soit positifs (acquisition de fortune matérielle, d'élevation sociale, de bénéfices amoureux ou sexuels), soit négatifs (échec, maladie, ou décès envoyés à un rival).

Les pouvoirs magiques sont en général détenus par un spécialiste appelé, selon les cas, sorcier, féticheur ou marabout ; saltigué (sérère), mori (bambara), serigne ou liggeykat (wolof), bilejo (peul), sohantyé (sonrhai), nganga et boyem (fang), sulutigi (malinke), subaga (bambara), etc.

Ce spécialiste, devenu tel par initiation, par don inné ou par hérédité, a accès à la force occulte (le nyama chez les Manding, le kang chez les Bamileke). Cette force est en général condensée dans un "fétiche"¹ qui peut avoir 1 000 formes selon les différentes ethnies, et qui est composé de matériaux symboliques.

Ainsi les "boliw" des Mandingues sont faits d'un placenta d'animal, de terre, de fer ou d'or, de bois, et sont alimentés par des sacrifices de sang, "exactement comme les batteries ont une force électrique qu'on peut recharger" écrit Youssouf Tata CISSE (*La Confrérie des chasseurs mulinke et bambara*, ~~Kankala~~, 1995). Sa comparaison illustre à merveille l'aspect technique plus que mystique qui est le propre de la magie. Il demeure que les fétiches dont on se sert ainsi sont considérés comme des "média" au moyen desquels on peut déclencher les forces surnaturelles appartenant à des génies ou à des dieux.

Mais les "maîtres du fétiche" ou les prêtres de la divinité sont bien les seuls à décider de l'usage de ces forces, et ils les vendent à qui bon leur semble.

Le thaumaturge africain travaille ainsi souvent à la demande ; d'ailleurs l'action magique se traduit simplement par "travail" (*liggey* en wolof, *bara* en malinke).

Dans beaucoup de sociétés africaines le même féticheur peut travailler "en noir" comme il peut le faire "en clair". Il peut aussi posséder les pouvoirs du devin et du guérisseur. Ainsi le *bokonon* des Ewe et des Yoruba (Bénin) de même que le *kindani* des Moundang (Tchad) semblent cumuler tous les rôles (Adler et Zempleni : *Le bâton de l'aveugle*, Harmann, 1972). Cependant que chez les Peuls et les Sérères, ces rôles sont tenus par des personnages différents. En Afrique centrale aussi (Bulu, Fang, Bakongo), on ne confond pas le *monganga*

¹ Le mot est impropre (*fetiçao* en portugais), mais courant pour désigner un objet "chargé" de force occulte.

qui soigne et le boyen qui nuit et manipule l'evus « infiniment vorace » pour la plus grande terreur de ses concitoyens (B. Nive Ondo, *Sagesse et initiation...fang*, Sepia, 1991). Chez les Sonrhaï en revanche, les Sokanté semblent bien, selon J. Rouch, posséder tous les pouvoirs, y compris ceux d'exterminer par le Korté.

Prenons cet exemple du *korté*, très largement répandu dans l'aire des Mandingues (Malinke, Bambara, Dioula Mandenka). C'est un envoûtement ou un empoisonnement avec lequel on élimine rapidement un adversaire. On peut l'utiliser par jalousie, par vengeance ou simplement par malveillance. On va donc chez le féticheur et on le paye pour la fabrication de l'objet meurtrier qui est souvent un composé de poudres ou de feuilles que l'on mettra dans la sauce, ou simplement sur le chemin de l'indésirable. Le *korté* peut aussi être un insecte dont la piqûre sera fatale ; parfois aussi il suffit que l'objet *korté* vous touche pour qu'une tumeur cancéreuse vous pousse jusqu'à vous emporter dans l'autre monde. Rien à faire contre le *korté*, c'est la magie irrémédiable, on en meurt beaucoup entre Niamey et Tambacounda. On connaît aussi le célèbre « fétiche à clous » des Bakongo, que le sorcier manipule selon les lois de la magie analogique, ou encore le « canon » des Gabonais.

Mais on utilise plus souvent des procédés moins meurtriers. Ainsi les femmes pratiquent couramment le détournement d'affection ou le divorce forcé, pour accaparer la totalité de l'amour marital.

On emploie alors la magie par contiguïté, en prenant des cheveux ou des ongles de l'époux, et en les faisant « travailler » par le spécialiste. Toute action sur ces parties de l'individu se répercute sur l'ensemble : l'époux se détachera de la coépouse rivale, ou mieux, ne pourra plus la supporter.

C'est pourquoi tout Africain averti, même moderne et instruit, sait que sa ou ses femmes lui font ingurgiter des philtres, et pour s'en défendre il est bien obligé de demander des « protections » à son marabout personnel.

Ceci nous amène à la plus vaste catégorie de la magie : la magie défensive. D'où l'abondance d'amulettes, bains, lotions, libations et autres gri-gri protecteurs.

Cela commence avec le tout petit enfant que la mère « protège » de la mauvaise bouche de ses voisins, puis avec l'écolier qu'on « lave » avant l'examen, et qu'on munit de bracelets et de sourates pour le garantir des jalousies. L'adulte portera à son tour ceinture et anneaux « travaillés » au village, contre les vols, les accidents de voiture, les envoûtements de ses épouses ou de ses confrères.

L'environnement du monde magique est éminemment dangereux, et une grande part de l'énergie passe dans l'évitement des multiples pièges qu'il recèle (Ernesto de Martino : *Le monde magique*, Marabout U., 1971).

On ne peut clore ce rapide panorama de la magie africaine sans signaler deux phénomènes qu'on trouve ailleurs certes (Indiens d'Amérique, Chamanes de Sibérie) mais qui sont plus caractéristiques du continent noir : la transformation en animal, liée au totémisme, et le dédoulement. Ces phénomènes sont si courants et attestés par des témoins notables, voire des rapports de police, qu'ils troublent l'esprit le plus cartésien.

On constate cependant une raréfaction de ces deux formes de magie dans les régions très islamisées. Tandis qu'elles se perpétuent dans les contrées où l'animisme se conjugue avec un christianisme « adapté ».

Nulle étude n'a encore mesuré l'impact de la magie dans les sociétés africaines actuelles. Mais forte est son incidence sur le budget des ménages, comme sur la psychologie tant collective qu'individuelle.

Une tendance à rechercher la solution des maints problèmes quotidiens par cette méthode,

encourage la prolifération de sorciers charlatans. Moins contrôlés dans les villes que dans les campagnes, ces charlatans exploitent les peurs ataviques et les frustrations nouvelles. Ils profitent au maximum de leurs compatriotes et constituent un handicap non négligeable au développement des sociétés ainsi ~~gagotées~~ par l'occultisme (L. Kesteloot : *Occultisme et religion*, IFAN, Dakar, 1993). ph y

Lire en outre, de P. Geschière : *Sorcellerie et politique* - Karthala 1994, ainsi que *Sorcellerie et prière de délivrance*, de Meinrad Hebga - Présence Africaine 1982.

La Magie

« les pratiques magiques sont conditionnées par une certaine conception de la nature, selon une logique cohérente dès que l'on en admet les prémisses. Ces prémisses postulent presque toujours l'existence d'une énergie cosmique universelle (la « force » dans les langues africaines) que le magicien sait capter et manier. »

En ce sens James Frazer avait sans doute raison de voir dans la magie le premier embryon de pensée scientifique.

Les actes et manœuvres magiques vont de la simple récitation d'une formule à la confection de charmes et talismans. En fait beaucoup d'actes techniques comportent des accessoires magiques censés leur donner leur efficacité. »

(extrait) P. Alexandre

in Dictionnaire des civilisations africaines.

éd. F. Hazan, Paris 1968